Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 43 (1935)

Heft: 8

Artikel: Solférino. 1859 - 24 juin - 1935

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-973230

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Solférino. 1859 — 24 juin — 1935.

«Solférino que sa position admirable
va rendre le point capital de la bataille...»
(Un souvenir de Solférino, par J.-H. Dunant.)

Plus de 75 ans après la bataille, j'ai voulu voir Solférino, ce lieu dont la vue, le lendemain du combat du 24 juin 1859, a inspiré les pages classiques au touriste-samaritain Henri Dunant, cet enfer où 300'000 hommes se sont trouvés en présence sous un ciel de plomb, ... et j'ai voulu fouler le sol qui peut être considéré comme le berceau de la Croix-Rouge.

Au sud du lac de Garde, à une quinzaine de kilomètres de Desenzano, dans la plaine lombarde qui s'étend — doucement vallonnée — jusqu'à l'infini, on aperçoit sur une légère éminence une tour carrée, la «Spia d'Italia» (l'espionne de l'Italie). C'est la Tour de Solférino dont la construction (1016) remonte à plus de huit siècles et qui domine d'une soixantaine de mètres tout le pays. A ses pieds, le petit, tout petit village de Solférino aux rues pavées de galets, aux maisons modestes souvent encadrées par de beaux cyprès.

Tout autour ce sont des champs de blé et de maïs, bordés de haies, des parchets de vigne entourés de chemins creux ou de murets centenaires, beaucoup de mûriers qui s'alignent dans la plaine et sur des collinettes à perte de vue où l'on aperçoit les villages de Cavriana, Castiglione, Medole, Castel-Goffredo vers l'ouest et le sud, de San Martino della Battaglia, de Pozzolengo, de Volta vers le nord et du côté du Mincio, cette petite rivière qui relie la place forte de Peschiera sur la rive du lac de Garde, à Mantoue à quelque quarante kilomètres plus au sud.

Cette plaine fertile s'étendant jusqu'au Pô, occupant des milliers de kilomètres carrés, est bien un des greniers de l'Italie et a été le théâtre de combats depuis des siècles. Toutes les villes de ce territoire étaient fortifiées: Bergamo, Brescia, Verone aux pieds des Alpes, comme aussi Pavie, Crémone et Mantoue dans le bas pays.

Là s'affrontèrent en 1859, quelques jours après la victoire de Magenta qui avait ouvert aux Français la ville de Milan, les troupes franco-sardes sous les ordres de Napoléon III et de Victor-Emmanuel, et celles conduites par le jeune et valeureux Empereur d'Autriche. Chacune des deux armées disposait d'environ 200'000 hommes et de cinq à six cents canons. A vrai dire, les troupes autrichiennes battaient en retraite depuis plusieurs jours, mais, s'appuyant sur le Mincio et les places fortifiées de Peschiera et de Mantoue, elles firent face dès le 23 juin au soir, aux troupes alliées franco-italiennes.

A l'aube du 24, par une chaleur extrême dont on souffre souvent à cette saison en Lombardie, le choc fut violent entre les deux armées dont l'une avait campé dans la région de Solférino, et l'autre à douze kilometres plus à l'est, entre San Martino et Volta.

«C'est pendant la chaleur torride du milieu du jour que les combats se livrent de toutes parts, deviennent de plus en plus acharnés. Des colonnes serrées se jettent les unes sur les autres, avec l'impétuosité d'un torrent dévastateur qui renverse tout sur son passage; des

régiments français se précipitent en tirailleurs sur les masses autrichiennes sans cesse renouvelées, toujours plus nombreuses et plus menaçantes et qui, pareilles à des murailles de fer, soutiennent énergiquement l'attaque; des divisions entières mettent sac à terre afin de pouvoir mieux se lancer sur l'ennemi, la baïonnette en avant; un bataillon est-il repoussé, un autre lui succède immédiatement. Chaque mamelon, chaque hauteur, chaque crête de rocher est le théâtre d'un combat opiniâtre: ce sont des monceaux de cadavres sur les collines et dans les ravins...» *(Un Souvenir de Solférino,* page 8.)

Soixante-seize ans exactement après ce combat, je suis sur place, je vois cette plaine paisible, couverte de cultures, ces mamelons d'où les canons crachaient le fer et le feu et qui — aujourd'hui — sont tranquilles près des vieux clochers de leurs villages.

Du sommet de la vieille tour carrée de Solférino ou de celle — ronde et moderne — de San Martino, j'observe les cultivateurs qui remuent cette terre fertile d'où l'on tire encore aujourd'hui des débris d'équipements, des fragments de sabres, des boutons d'uniformes, etc.; et, dans cette paix d'un gris matin du juin, je songe aux pages de Dunant:

«Les positions des Autrichiens sont excellentes, retranchés qu'ils sont dans les maisons et dans les églises de Médole, de Solférino et de Cavriana. Mais rien n'arrête, ne suspend ou ne diminue le carnage: on se tue en gros, on se tue en détail; chaque pli de terrain est enlevé à la baïonnette, les emplacements sont disputés pied à pied; les villages arrachés, maison après maison, ferme après ferme; chacune d'elles devient un siège, et les portes, les fenêtres, les cours ne sont plus qu'un affreux pêle-mêle d'égorgements...

«Les positions les plus fortes sont prises, perdues, puis reprises, pour être perdues encore et de nouveau reconquises. Partout les hommes tombent, par milliers, mutilés, éventrés, troués de balles ou mortellement atteints par des projectiles de toute espèce.»

Je l'ai sous les yeux, ce mamelon de cyprès dont parle l'auteur du *Souvenir de Solférino,* et qui fut pris et repris trois fois au cours de la tuerie du 24 juin 1859. Aujourd'hui, au sommet de cette colline s'élève l'ossuaire. ...et je vais le visiter.

Une large allée bordée de cyprès centenaires, vraies sentinelles des morts, monte doucement jusqu'à l'église qui contient de vrais murs d'ossements et dont les parois, trouées de niches circulaires, abritent près de six mille crânes dont l'ombre des orbites vides semble suivre vos pas de 12'000 yeux profondément abrités sous les arcades sourcilières. Derrière l'autel, dans la crypte comme dans les chapelles latérales, ce sont encore des rayons couverts d'ossements dont quelques-uns présentent de grosses balles de plomb encastrées dans les os.

Le nombre des squelettes recueillis — nous dit le gardien — est de 6879 à Solférino, et de 2619 à San Martino, mais on sait que dans les jours qui ont suivi la bataille, des milliers de cadavres ont été enfouis dans des fosses communes dont quelques-unes contenaient jusqu'à 200 corps.

«On a passé trois jours et trois nuits à ensevelir les cadavres restés sur le champ de bataille; mais sur un espace aussi étendu, bien des hommes qui se trouvaient cachés dans des fossés, dans des sillons, ou masqués par des buissons ou des accidents de terrain, n'ont été aperçus que beaucoup plus tard; ils

répandaient, ainsi que les chevaux qui avaient péri, des émanations fétides.» (Ibidem, page 38.)

En quittant ces lieux historiques, on passe par Castiglione où, dans la «Chiesa Maggiore» Dunant avait vu réunir des milliers de blessés, à Cavriana où tout autant de moribonds manquèrent totalement de soins, à Borghetto où Dunant risqua d'être fusillé alors qu'il cherchait à soulager tant de cruelles misères.

*

Et si j'ose ajouter une réflexion aux souvenirs de ce pieux pélerinage, j'aimerais dire combien j'ai été péniblement surpris de ne trouver nulle trace de ce qui devrait rappeler à Solférino même l'*origine de la Croix-Rouge*. — Je voudrais espérer que le Comité International de la Croix-Rouge, d'accord avec la Croix-Rouge italienne et avec le gouvernement royal d'Italie, honore — aux lieux mêmes de la bataille — par un modeste monument, la mémoire du grand philanthrope genevois dont le cœur pitoyable aux souffrances des blessés a ouvert la voie à la magnifique et universelle institution de Charité connue et appréciée par tous les peuples du monde sous le nom de Croix-Rouge.

Dr *Ml.*

Les accidents qu'on devrait éviter.

Le pétrole.

Se peut-il qu'il y ait encore des ménagères assez imprudentes pour attiser leur feu en y versant du pétrole, assez insouciantes pour verser ce pétrole directement de la bouteille ou de la burette?

Récemment encore une mère de famille a payé de sa vie cette imprudence si grave. La faute est si lourde qu'elle implique l'application d'un article de la loi fédérale sur le contrat d'assurance autorisant l'assureur à réduire l'indemnité.

Le danger des machines.

C'est aux enfants que nous pensons et nous voudrions dire un mot du danger que courent les enfants dans les entreprises agricoles où l'on se sert aujourd'hui de tant de machines. Il en est de même en ce qui concerne les machines-outils employées par les artisans, les charrons, les forgerons, les serruriers, les menuisiers et tant d'autres.

Nous venons d'apprendre qu'un accident est arrivé tout récemment à un garçonnet de quatre ans, fils d'un maître menuisier. Pendant que son père se servait d'une machine, le foulard de l'enfant — porté autour du cou — fut pris dans la courroie du moteur électrique. Le pauvre petit fut étranglé avant que l'on eût pu le dégager. Des accidents de ce genre arrivent d'autant plus facilement que l'atelier des parents et leur appartement se trouvent dans la même maison.

Un cas analogue s'est présenté dernièrement: Un couvreur avait reçu l'autorisation d'utiliser la raboteuse d'un charron. Il commit l'imprudence d'amener sa petite fille à l'atelier, et la laissa sans surveillance. Pendant que la machine était en marche, l'enfant s'amusait avec les déchets de bois restés sur la